

From the Ground to the Cloud

mis en scène par **Olivier Coulon-Jablonka**
texte **Eve Gollac**
dramaturgie et constitution des matériaux **Olivier Coulon-Jablonka** et **Eve Gollac**

avec
Julie Boris Willy, Mathilda
Florent Cheippe Greg Zhao, Allan, Le Cosaque, Marchand HIP
Hugo Eymard Garrett, Un Hacker
Ryan Kerno Tom
Jean-Marc Layer Kenneth Kevin, Smith, Marchand HIP
Malvina Plégat Raissa, Rhéa
Guillaume Riant Théo Lormaque, Orlov, Marchand HIP
Selin Kilnc, **Yasmine Hadjali** étudiantes

texte écrit à partir de *Aux Sources de L'Utopie Numérique* de Fred Turner, *Ringolevio* de Emmett Grogan, *Howl* de Allan Ginsberg, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* de R. Buckminster Fuller, des matériaux documentaires contemporains

en complément

SAMEDI 13 JANVIER À 17H45 ET À L'ISSUE DU SPECTACLE
Réunion publique du samedi animée par **Florian Gaité** (critique et chercheur en philosophie)

SAMEDI 13 JANVIER EN FIN DE SOIRÉE
After avec DJ

DIMANCHE 21 JANVIER À 16H
Venez au théâtre vos enfants iront au **Ciné-goûter-philo**

en pratique

parking du théâtre
en face de La Commune, Parking Indigo.

restaurant
une carte à des prix abordables,
ouvert avant et après le spectacle
et aussi les midis du lundi au vendredi

création lumière **Anne Vaglio**
scénographie **Grégoire Faucheux**
costumes **Delphine Brouard**
musiques **Ryan Kerno**
vidéo **Jeanne Delafosse** et **Camille Plagnet**

régie lumière **Manon Lauriol**
régie son **Vassili Bertrand**
régie générale **Thierry Lacroix**, **Patrick Jammes**, **Caroline Sart**
habillage **Manon Naudé**

administration et production **Olivier Heredia**
diffusion **Valentine Spindler**
conseiller **Johnny Lebigot**

remerciements **Arbre et l'équipe du Black Sheep** (Montpellier), **Anne Kaempf**, **Benjamin Cébrian** (Graphisme), **Mathilda** et **Khadija**, **Nicolas Peltier**, **Kenji Lefevre**, **Grace Coston**

production **Moukden Théâtre**
co-production **La Commune**, **CDN d'Aubervilliers** - **Théâtre de Sartrouville** - **CDN des Yvelines**, **Théâtre de la Vignette**, **Montpellier** avec le soutien et l'aide à la production de **la Région Île-de-France** avec l'aide précieuse du **T2G - CDN de Gennevilliers**, **la Fonderie** - **Théâtre du Radeau** (Le Mans), **Cap Etoile** - **La Fabrique** (Montreuil), **Théâtre l'Echangeur** (Bagnole).

Le Moukden-Théâtre est soutenu au titre de l'aide à la résidence par le **Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis**
Le Moukden Théâtre est une compagnie conventionnée par le **Ministère de la Culture** - **Drac Île-de-France**

centre dramatique national

La Commune

From the Ground to the Cloud

écrit par **Eve Gollac**
mis en scène par **Olivier Coulon-Jablonka** artiste associé

avec **Julie Boris**, **Florent Cheippe**, **Hugo Eymard**, **Yasmine Hadjali**, **Ryan Kerno**, **Selin Kilnc**, **Jean-Marc Layer**, **Malvina Plégat**, **Guillaume Riant**

DU 9 AU 21 JANVIER 2018

DURÉE 2 HEURES

MARDI, MERCREDI, JEUDI À 19H30
VENDREDI À 20H30
DIMANCHE À 16H

SAMEDI 13 À 18H
SAMEDI 20 À 20H

La Commune
centre dramatique national
Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins



AUBERVILLIERS
seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT
île de France

ANOUS PARIS

La Terrasse

inRockU tibles



Aubervilliers

Une enquête de La Courneuve à la Silicon Valley

On nous l'annonce régulièrement à la une des magazines, nous sommes entrés dans l'ère des « big data ». La production industrielle, les échanges entre individus, la culture sont informatisés depuis longtemps déjà, mais avec l'arrivée des objets connectés et des nanotechnologies, l'informatique entre dans nos corps, dans nos maisons, dans nos villes... Les frontières s'effacent. Tout interagit avec tout en permanence, tout fait partie du cloud, et le cloud fait partie de tout. Alors, pourquoi ne pas mettre le cloud sur les planches, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Un data center à la Courneuve

Qu'est-ce que le cloud ? Cette question s'est imposée à nous à La Courneuve. Nous menions alors une enquête sur ce territoire, autrement plus réel que le cloud, et nous avons croisé Mathilda et Khadija qui luttait contre l'édification d'un data center dans leur rue.

Nous ignorions alors jusqu'à l'existence de ces bâtiments. Les data centers sont d'immenses hangars où sont stockés des ordinateurs qui hébergent les données produites par le web : les data.

Le paysage de la rue Rateau est impressionnant. Des bâtiments de tôle ondulée protégés par des grilles équipées de vidéosurveillance s'étendent sur plusieurs centaines de mètres face aux modestes habitations de banlieue. Un seul data center consomme autant d'énergie qu'une ville de 50 000 habitants, il est la propriété de multinationales qui centralisent ces données, objet de toutes sortes de commerces particulièrement opaques. On est bien loin de ce cloud des magazines, immatériel, intuitif, personnel... Les data centers sont les boîtes noires du 21e siècle. Nous avons voulu les ouvrir pour savoir ce qu'elles contenaient.

French Tech

Fidèles à nos habitudes, nous avons d'abord mené une enquête auprès des « acteurs » de ce secteur. Nous avons plongé dans le monde de la « French Tech », nous avons suivi des « talks » d'entrepreneurs, visité des Fab Labs, nous avons été dans des incubateurs de start-up, nous avons participé à des hackathons... Nous étions en 2017, la loi de surveillance était votée, les élections présidentielles battaient leur plein avec la question du chômage, de la crise politique, financière, mais nous, nous baignions dans un monde résolument optimiste ; un monde dans lequel dix personnes peuvent, avec la bonne technologie, changer la vie de millions d'utilisateurs en mieux.

Les data scientists, les ingénieurs en machine

learning, les traders haute fréquence, les programmeurs, tous ceux que nous avons rencontrés nous ont parlé avec enthousiasme des progrès actuels, tous sont convaincus qu'une véritable révolution anthropologique est en marche. Cette révolution d'un nouveau genre pose un certain nombre de questions. Car les solutions techniques chassent le politique. Lorsque la réponse à l'explosion du surendettement est une appli qui permet de mieux contrôler ses dépenses, on ne se pose plus la question du système bancaire, ni celle de la répartition des richesses... Se met peu à peu en place ce que la philosophe Antoinette Rouvroy appelle « la gouvernamentalité algorithmique ». Elle permet de faire exister et de rendre pérenne n'importe quel état de fait, par une gestion permanente et totale de la société, au lieu d'inventer et d'interroger cette société.

Subjugués par la fantasmagorie des objets technologiques, les yeux rivés sur nos iPhone, nous n'interrogeons plus ce qui se cache derrière ces écrans, et nous nous laissons bercer d'illusions. Non seulement ces technologies douces sont tout autant matérielles et polluantes que les autres, mais elles portent en elles un modèle de société qui ne dit pas son nom et qui commence à peine à se révéler avec l'« ubérisation ». D'où vient cet aveuglement ? Il nous fallait poursuivre l'enquête dans la Silicon Valley, berceau de ce techno-solutionnisme.

Retour à la Silicon Valley - Retour aux sources

Nous nous sommes rendus dans la Silicon Valley en faisant un détour par le passé, guidés par l'ouvrage du journaliste Fred Turner : *Aux Sources de l'utopie numérique*. Turner soutient que l'idéologie californienne est née du croisement entre deux cultures, celles des ingénieurs de Berkeley, et celle des hippies. Car dans l'Amérique de la guerre froide, l'informatique n'a rien à voir avec les hackers. Elle évoque un monde bureaucratique et dés-humanisé. Elle est le pur produit du complexe militaro-industriel. Elle s'est développée en même temps que la bombe nucléaire, lors du « projet Manhattan », sous la forme d'ordinateurs monstres, occupant des salles entières, propriétés de l'État ou de puissants groupes financiers et industriels, autour desquels s'affaire un essaim d'employés en uniforme bleu (le fameux Big Blue : le surnom donné à IBM dans les années 60 en référence au livre de George Orwell, *Big Brother*).

Aussi, quand les étudiants de Berkeley se révoltent en 1966, ils s'en prennent à ce qu'ils appellent « la Machine », et déchirent des cartes perforées d'IBM en signe de protestation. Ils refusent

de devenir les rouages de cette industrie qui fournit des armes nouvelles au gouvernement et à laquelle l'université les destine. C'est le signal qu'attendait la jeunesse pour se révolter. San Francisco assiste à la naissance de ce que la presse appellera le mouvement hippie, mouvement qui cache en vérité une réalité protéiforme.

S'il existe une mouvance contestataire, voire révolutionnaire, qui cherche à transformer l'organisation sociale, un autre courant prétend lutter contre l'American way of life en agissant sur les consciences. Plus artistes que militants, ils sont en partie héritiers de la même tradition intellectuelle que les jeunes informaticiens de Stanford et du MIT, à savoir la cybernétique¹. Et s'ils refusent la société industrielle telle qu'elle est, certains vont volontairement récupérer des technologies militaires et industrielles, en les détournant².

Finalement, le « Summer of Love » fait long feu. Dès 1969, la répression policière s'accroît et les contestataires sont nombreux à partir de San Francisco. Au même moment, dans des garages, les premiers hackers commencent leurs expériences... Ils partagent avec les hippies la confiance en l'initiative individuelle contre la machine d'État, l'expérience du LSD, la lecture des nouveaux cybernéticiens (M. McLuhan, B. Fuller...), le refus des hiérarchies traditionnelles, un intérêt pour les nouveaux outils. Mais en faisant le choix de créer des entreprises, les hackers trouvent un débouché plus lucratif à leurs expérimentations que leurs prédécesseurs, partis fonder des communautés rurales. Ceux qui en reviendront quelques années plus tard trouveront dans le développement de l'informatique un LSD d'un genre nouveau. Et même, une nouvelle manière de communier. Certains hippies sur le retour seront, dans les années 80 les pionniers des premiers réseaux d'échanges électroniques.

Quand la société Apple développe le premier ordinateur personnel, elle l'oppose aux grosses machines de calcul centralisées d'IBM : Apple fait de l'ordinateur personnel un outil d'émancipation. L'aura de transgression que porte l'éthique hacker de la Silicon Valley a dès lors façonné l'économie de l'information.

Dans les années 90, des libertaires et des libéraux se sont retrouvés dans le libertarisme, impulsant une libéralisation de l'économie états-unienne. Ce n'est pas un hasard si le magazine Wired, spécialisé dans les nouvelles technologies, a été le fer de lance de ce mouvement, célébrant tour à tour le démocrate Al Gore, père de l'« autoroute de l'information », et le républicain Newt Gingrich, artisan de la libéralisation des télécoms. Car lorsque le Web

naît, en 1993, les télécoms ne sont pas encore régis par la libre concurrence. Qui se souvient qu'en 1994 il y a eu un débat pour savoir s'il fallait autoriser le commerce en ligne, et si cela était compatible avec la vocation d'internet qui est le partage de l'information ? Internet a le visage qu'il a aujourd'hui suite à des décisions politiques, autant que d'impératifs technologiques. Il est le fruit d'une époque : celle où le capitalisme a assimilé les revendications libertaires et les a exploitées pour libéraliser davantage l'économie, tout en inventant un contrôle du travail plus « individualisé » que jamais (le management contemporain).

La Silicon Valley n'aurait jamais eu cet impact idéologique dans la mutation du capitalisme sans « son esprit rebelle ». Aujourd'hui encore l'univers des start-up s'énonce sur un mode disruptif qui vient bousculer l'ancien monde. Mais à regarder les data centers de la Seine-Saint-Denis, nous devons constater que la micro informatique a produit le contraire de ce qu'elle promettait. Par une étrange ironie de l'histoire, nous semblons revenus au même point. Nous avons aujourd'hui besoin de gigantesques data centers pour stocker les data et faire tourner les logiciels que nous utilisons (les « applis »). Les dimensions de ces machines excèdent celles des premiers ordinateurs qui horrifiaient les hippies. Nos smartphones sont des fenêtres sur « le nuage », cette machine la plus grande qui n'ait jamais existé et qui fonctionne sans interruption.

Olivier Coulon-Jablonka et Eve Gollac

¹La cybernétique considère que la nature a une tendance naturelle à l'entropie, c'est à dire au chaos. Pour Norbert Wiener, son inventeur, le seul moyen d'y faire face est de développer les systèmes d'informations et d'augmenter la circulation de messages. La cybernétique devient donc l'arrière plan théorique d'un nouveau déterminisme technologique : plus la circulation de l'information augmentera, grâce aux machines qui la traitent, plus on fera reculer le conflit et le chaos.

²Par exemple, les Merry Pranksters organisent des « Acid Test », des spectacles psychédélics et multimédias où les participants sont plongés dans une saturation de sons et d'images produites par des machines après avoir pris du LSD (drogue conçue au départ à des fins militaires pour rendre l'ennemi inconscient).